

Deux fous sont dans un ascenseur

Un homme et une femme attendent devant un ascenseur. L'homme porte des courses. Les portes s'ouvrent, ils y entrent.

Homme — A quel étage montez-vous ?

Femme — Le dernier.

H — Moi aussi.

Il appuie sur la touche correspondante.

H — J'ai une peur folle des ascenseurs. C'est la première fois depuis très longtemps.

F — C'est la première fois que je parle à quelqu'un dans un ascenseur. Ça fait tout aussi peur, on ne sait pas où ça va nous mener.

H — Peu importe, pourvu qu'on y arrive vivant.

F — Si vous me parlez de mon mari, je vais vous faire plus de mal qu'une chute d'ascenseur du troisième étage.

H — Le contraire de l'amour ce n'est pas la haine, c'est l'adieu.

F — Six ans de thérapie et mon psychiatre n'a jamais eu une phrase aussi censée.

H — La séance s'arrêtera dans huit étages. Choisissez bien vos questions.

F — Pourquoi les hommes rêvent-ils de bateaux et les femmes de maisons ?

H — La réponse est dans la question.

F — Pourquoi le cœur et le cerveau ont des opinions différentes du même homme ?

H — L'un part, l'autre reste.

F — Pourquoi ne me fait-il plus l'amour ?

H — Il vous trompe avec une jeune de vingt ans de moins que vous.

Silence.

F — Quel traumatisme avez-vous vécu dans un ascenseur ?

H — Ma femme est morte dans un accident d'ascenseur.

F — C'est d'une tristesse infinie. Ne plus pouvoir prendre d'ascenseur...

H — Surtout quand on vit au dix-septième et qu'on monte un pack d'eau.

Silence.

H — Que faites-vous dans la vie ?

F — Sexologue. Et vous ?

H — Réparateur d'ascenseurs.

Silence.

F — On devrait échanger nos métiers. Il y aurait un peu moins d'adieux sur terre.

H — Il n'y a jamais d'adieux.

F — Vous avez du lui dire un peu adieu à votre femme.
H — Surtout pas.
F — Vous lui parlez souvent ?
H — Tous les jours. Plus souvent que vous à votre mari.
F — Je lui parle mais il ne répond pas.
H — Ne lui parlez plus.
F — Et comment savoir s'il va bien ?
H — Personne ne va bien.
F — Je vous trouve assez terne dans vos propos.
H — Pardon, je suis profondément concentré dans la résilience de mon traumatisme.
F — Je vous laisse résilier alors.

Silence.

H — Ils pourraient mettre une petite musique dans cet ascenseur.
F — La marche funèbre ?
H — Si nous étions dans une pièce de théâtre, je vous giflerai.
F — Si nous étions dans une pièce de théâtre, je devrais vous embrasser ensuite.
H — Alors abstenons-nous.
F — Merci.

Silence.

F — Vous avez fait la moitié du chemin.
H — Le plus dur reste à faire.
F — C'est aussi ce que me dit mon gynéco.
H — Je vais me concentrer sur les chiffres qui défilent.
F — Ils défilent assez lentement. On dirait que l'ascenseur pourrait s'arrêter à chaque instant.
H — Oui. Heureusement que personne n'est traumatisé à bord.
F — Vous l'êtes, vous.
H — Oui, c'était de l'humour.
F — Pardon. J'ai perdu mon humour quand j'ai perdu mon couple.
H — Rien ne se perd, tout se transforme.
F — Je pensais que mon couple était en or. C'était du carton.
H — Poubelle verte. Déchets recyclables.
F — Et les enfants ?
H — Déchets ménagers.

Silence.

F — J'espère que votre femme n'a pas du prendre d'ascenseur pour monter au Paradis.
H — Qui vous dit qu'elle est au Paradis ?
F — Paradis ou Enfer, il faut bien un ascenseur. C'est tellement loin.

H — Il y a des enfers plus proches. Je sens la chaleur du vôtre d'ici. Ça vous brûle depuis tant d'années que vous ne sentez plus la douleur. Ça vous ronge, ça vous abîme, vous êtes en cendres et vous ne le voyez même pas.

F — Je sais très bien qu'un coup de vent suffirait à m'emporter. Mais moi au moins je ne suis pas terrorisée par un ascenseur.

H — Figurez-vous que je suis à quatre étages de mon Salut. Et vous, à combien d'années êtes-vous encore du votre ?

Elle appuie sur le bouton d'arrêt. La cabine suspend son ascension. L'homme lui agrippe le bras, tétanisé.

F — Vous avez été trop loin. Je vous demande de vous excuser.

H — Excusez-moi.

F — On ne s'excuse pas soi-même.

H — Je vous prie de bien vouloir m'excuser.

F — Je vous prie de bien vouloir m'excuser, Marie-Claudine.

H — Je vous prie de bien vouloir m'excuser, Marie-Claudine.

Elle va appuyer sur le bouton quand il l'arrête :

H — Attendez encore un peu. Je me sens en train de guérir. Je sens que je surmonte quelque chose...

Il ferme ses yeux et respire profondément.

H — Voilà. Vous pouvez appuyer. J'ai réussi.

Silence.

H — Vous portez un horrible prénom. Toute la misère du monde tiens dans ce Marie-Claudine.

F — Allez- vous faire foutre.

Silence.

H — Vous aussi vous avez réussi. Vous avez demandé des excuses pour la première fois de votre vie. Quand vous rentrerez chez vous, demandez-lui-en.

Petite sonnerie. Les portes s'ouvrent. L'homme sort tandis qu'elle reste dans la cabine.

H — Vous ne sortez pas ?

F — Non, je redescends. J'ai terminé ma thérapie.

Elle appuie sur le bouton, les portes se referment sur elle.